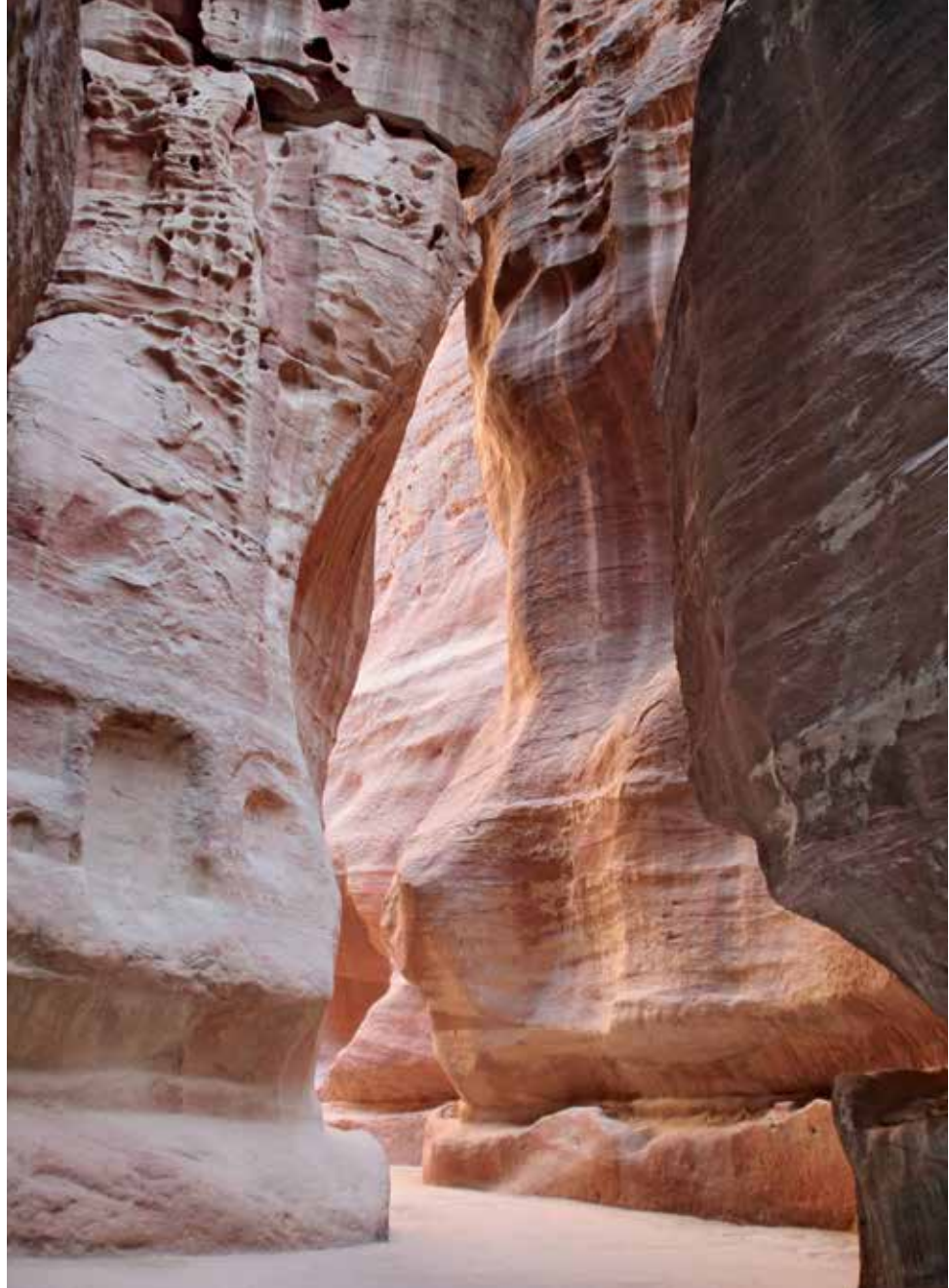


Été 2014

## Pétra et les Nabatéens

PAR INGRID PÉRISSÉ-VALÉRO, DOCTEUR EN HISTOIRE DE L'ART ET ARCHÉOLOGIE, ENSEIGNANTE À L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX 3



La gorge du Siq qui mène à la Khazneh ■ C. Bichard

### La cité remise au jour

Le visiteur qui emprunte pour la première fois la gorge impressionnante du Siq peut imaginer sans peine l'émotion intense qui saisit au XIX<sup>e</sup> s. Johann Ludwig Burckhardt face à la somptueuse façade rupestre de la Khazneh. Ce voyageur suisse, arabophone et converti à l'islam, fut en effet le premier voyageur européen depuis des siècles à pénétrer dans le massif de grès rose de Pétra, par un heureux concours de circonstances : parti de Damas pour rejoindre l'Égypte par la route qui passait par la Jordanie, il entendit dire qu'à proximité du village de Wadi Moussa ("le ruisseau de Moïse") se trouvaient, au milieu d'une forteresse naturelle, des vestiges extraordinaires.

Mais dans cette région qui appartenait alors à l'Empire ottoman, on se méfiait des personnes – d'autant plus étrangères – qui affichaient un intérêt certain pour les antiquités, considérées comme les “œuvres des Infidèles”.

Burckhardt se présenta alors comme un pèlerin souhaitant sacrifier une chèvre au prophète Aaron dont le tombeau, construit au XIII<sup>e</sup> s., était censé se trouver au sommet du Djebel Haroun. Pour y accéder, il savait qu'il aurait à passer par le site. Accompagné par son guide, il traversa la ville antique le 22 août 1812, mais sans pouvoir marquer un seul arrêt pour prendre des notes ou dessiner, ce qui aurait été jugé trop suspect par son accompagnateur.

Conscient de l'importance inestimable des vestiges, il établit le lien avec la ville disparue de Pétra et répandit la nouvelle parmi les Occidentaux installés en Orient et en Égypte. Il fit part de ses aventures et conclusions dans son livre *Travels in Syria and the Holy Land*, édité après sa mort, en 1822. Après 11 siècles passés à l'abri des regards du monde, Pétra sortait enfin du silence. Le flot des voyageurs ne tarira plus.

Les premiers véritables travaux archéologiques furent entrepris en 1929 et les recherches scientifiques se multiplièrent à partir de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> s. Plusieurs équipes internationales travaillent de nos jours à Pétra, dont une mission française bien implantée, chargée notamment de l'étude du sanctuaire principal de la ville basse, le Qasr el-Bint.

Si le site est tombé dans l'oubli pendant plusieurs siècles, c'est sans aucun doute en raison de sa situation géographique, à l'écart des grandes voies de communication de la région. Située dans le sud-ouest de la Jordanie, à mi-chemin entre mer Morte et mer Rouge, la cité caravanière de Pétra est blottie dans un paysage chaotique de montagnes sur un haut plateau à l'altitude moyenne de 1 000 m, qui domine à l'ouest la dépression du Wadi Araba, un massif où le relief s'inscrit en négatif, découpé par de nombreuses fissures, profondes et très étroites.

On y pénètre par le ravin le plus impressionnant, le Siq, qui serpente sur 3 km de longueur, pour une largeur inférieure parfois à 3 m et une profondeur d'une centaine de mètres. Après sa traversée, on débouche sur un vaste cirque d'environ 3 km d'est en ouest sur 5 km du nord au sud, dominé

de toutes parts par des falaises abruptes de plusieurs centaines de mètres de hauteur, au cœur duquel fut bâtie l'une des plus opulentes métropoles du Proche-Orient dans l'Antiquité par un peuple de nomades caravaniers, les Nabatéens.

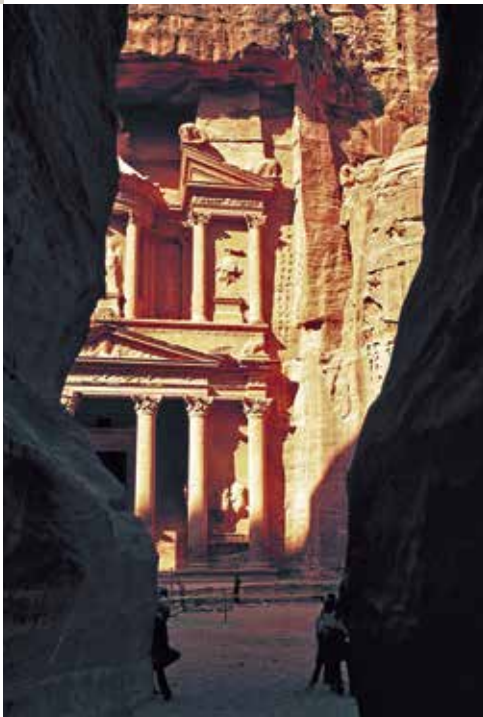
## Le royaume nabatéen

La plus ancienne attestation écrite connue de l'existence du peuple nabatéen remonte à 312 avant notre ère : on la doit à Diodore de Sicile, historien du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., qui reprend le témoignage “oculaire” d'un historien grec du IV<sup>e</sup> s. Jusque-là, on ne sait rien d'eux.

Pourtant les textes font état, déjà avant cette période, de nomades bergers et de caravaniers arabes qui commerçaient dans le Levant Sud, région alors placée sous domination perse.

Les Nabatéens étaient sans doute l'un de ces nombreux clans qui parcouraient la région, à dos de dromadaires. Ce dont on est sûr, c'est que lorsqu'ils “surgissent” dans l'histoire en 312, ils sont déjà réputés pour leur richesse : Diodore décrit en effet un peuple enrichi par le trafic des aromates de l'Arabie “heureuse” (le Yémen actuel), mais aussi par la collecte et la revente du bitume de la mer Morte.

Il évoque des caravaniers épris de liberté, qui ne construisent pas de maison, qui pratiquent le brigandage, et pour qui le désert, où ils maîtrisent le captage et le stockage de l'eau, sert d'ultime refuge devant l'ennemi.



Façade de la Khazneh à la sortie du Siq ■  
M. Janvois



Vestiges de l'amphithéâtre romain ■ A.-G. Brugeron

Diodore explique ainsi qu'à cette date le général grec Athénée, pour le compte d'Antigone le Borgne (un des successeurs d'Alexandre le Grand), tenta en vain de s'emparer de "la Roche", *petra* en grec, où les Nabatéens entreposaient leurs trésors – sans doute le massif d'Umm el-Biyarah. Cet échec cuisant ôta l'envie aux successeurs d'Antigone de s'attaquer aux Nabatéens, ce qui permit à ces derniers de bâtir un royaume, en marge de l'Égypte ptolémaïque et de la Syrie des Séleucides.

Mais d'où arrivaient alors les Nabatéens ? En effet, entre le VII<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> s. av. J.-C., les hauteurs de Pétra étaient habitées par un autre peuple, les Édomites, des sédentaires. S'il ne fait pas de doute aujourd'hui que les Nabatéens arrivèrent au pays d'Édom depuis l'Arabie, leur pays d'origine précis reste encore difficile à déterminer dans cette vaste péninsule arabique.

Les recherches linguistiques, historiques et archéologiques qui sont menées actuellement sur ce sujet, notamment autour de Hégra (Madain Salih) dans le nord du Hedjaz, permettront sans doute un jour de savoir d'où cette tribu a émergé.

À la tête de ce royaume, une lignée de rois est attestée depuis au moins le II<sup>e</sup> s. avant notre ère. D'Arétas I<sup>er</sup> (vers 169 av. J.-C.) à Rabbel II (71-106), ces souverains – dont on connaît pour certains les traits des visages grâce aux monnaies de bronze et d'argent qu'ils frappaient – n'eurent de cesse d'étendre leur territoire dont le cœur était le centre et le sud de l'actuelle Jordanie. Cependant, les frontières précises restent encore assez floues.

Tirant profit des violents conflits internes qui minaient le royaume séleucide, le territoire nabatéen atteignit sa plus grande extension sous le roi Arétas III (84-62 av. J.-C.) : en 84 avant notre ère, le souverain arracha aux Séleucides la ville de Damas.

La frontière fut ramenée quelques années plus tard un peu plus au sud, au-dessus de Bosra (en Syrie méridionale), ce qui n'empêcha pas les Nabatéens de garder un pied à Damas : dans sa Deuxième épître aux Corinthiens (11, 32), l'apôtre Paul relate en effet à la fin des années trente sa fuite de la cité, où il tentait d'échapper au chef de la communauté nabatéenne de Damas, le gouverneur du roi Arétas IV, preuve de la puissance qu'exerçaient encore les Nabatéens dans la ville.

Au sud, le royaume s'étendait jusque dans le nord du Hedjaz, à Hégra, tandis qu'à l'ouest, au nord du Sinaï, des haltes caravanières rythmaient les pistes côtières menant vers l'Égypte ptolémaïque dont la frontière se situait un peu à l'est du grand port de Péluse, à la pointe orientale du delta du Nil.

Dans ce vaste espace, les Nabatéens contrôlaient les routes terrestres par lesquelles ils faisaient transiter d'est en ouest des denrées de luxe dont les Égyptiens puis les Romains étaient friands : la myrrhe et l'encens (utilisés dans les cultes, mais aussi en médecine) de l'Arabie "heureuse", les épices (poivre, cannelle, clou de girofle...) arrivées d'Inde et, dans une moindre mesure, des produits qui leur étaient propres, comme le bitume de la mer Morte (employé pour l'embaumement des corps et les travaux d'étanchéité) et une belle poterie fine à l'argile claire qu'ils fabriquaient eux-mêmes.

La piste la plus importante remontait la péninsule arabique en suivant la côte de la mer Rouge, où elle passait à proximité du principal port nabatéen, Leuké Kômé ("le port blanc"), qui accueillait les marchandises indiennes.

Ces dernières étaient aussi acheminées via le comptoir maritime de Gerrha, dans le golfe Arabo-persique. Pétra constituait alors une halte au croisement de ces pistes, avant que les caravanes ne gagnent les ports de la Méditerranée, dont celui de Gaza.

## Pétra la romaine



Paysage du Wadi Rum, où se niche la cité de Pétra ■ P. Bettan

Suite à la création de la province romaine de Syrie au nord en 64 av. J.-C. par le général Pompée, Pétra fut plusieurs fois assiégée, convoitée pour ses richesses.

Les Romains réussirent là où les Grecs avaient échoué : en 58 av. J.-C., le lieutenant romain Scarus prit la ville et se flatta, une fois rentré à Rome, d'y être parvenu sans combat.

La Nabatène devint ainsi un État-client, c'est-à-dire un partenaire de Rome qui payait son tribut tout en conservant ses souverains et son autonomie.

Au cours de cette période, les Nabatéens perdirent de leur prééminence sur les pistes caravanières, concurrencés d'un côté par les Palmyréniens et, de l'autre, par les Romains qui mirent en place une nouvelle route commerciale qui exploitait les ports

égyptiens de la mer Rouge et qu'ils contrôlaient directement.

Mais ce peuple, ne manquant pas de ressource, se tourna alors vers l'exploitation agricole de ses terres en tirant partie de la richesse de chaque région : la vigne dans le Negev, les céréales dans le Hauran et les oliviers dans la Nabatène.

Pétra connut alors, pendant près de 150 ans, une phase très prospère – preuve en est la description qu'en donne Strabon (64 av.-25 ap. J.-C.) à la fin du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. : une véritable ville, avec des maisons richement bâties et décorées, des jardins et de l'eau en abondance.

Les résultats des travaux archéologiques ont corroboré le texte du géographe grec, notamment les fouilles menées dans le quartier d'habitations d'Ez-Zantur. Des maisons luxueuses y ont été construites au tournant de notre ère, même si l'habitat rupestre et l'habitat sous tente n'étaient pas abandonnés. C'est d'ailleurs durant cette période que fut édifiée la plus grande partie des monuments de Pétra et de la région.

À la mort de Rabbel II en 106, l'empereur Trajan décida d'annexer le royaume nabatéen, et le transforma en province romaine d'Arabie, dont Bosra devint le nouveau chef-lieu, réduisant Pétra à un statut de ville secondaire.

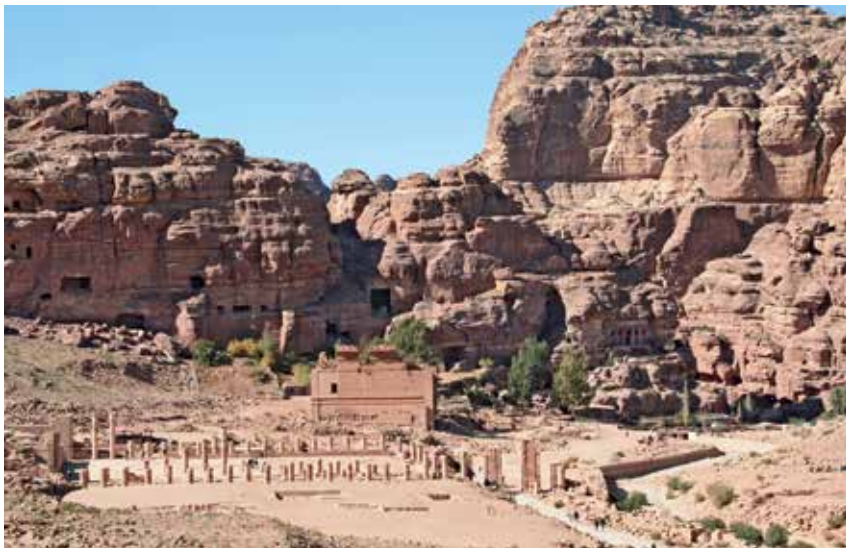
Durant les deux siècles et demi qui suivirent, la civilisation nabatéenne et sa langue persistèrent et Pétra continua de frapper ses monnaies, ce qui témoigne du maintien d'une certaine vitalité commerciale : les portraits des rois locaux furent simplement remplacés par ceux des empereurs romains. Sous le règne d'Élagabal (218-222 ap. J.-C.), Pétra obtint même le titre très envié de colonie romaine.

## Les Nabatéens, maîtres caravaniers et peuple bâtisseur

Quand on chemine parmi les ruines de Pétra, on ne peut être qu'admiratif devant l'ingéniosité et l'adaptabilité dont ont fait preuve les Nabatéens dans un environnement aussi difficile.

Il faut bien entendu garder à l'esprit qu'il s'agissait aux origines d'un site refuge, d'une place forte naturelle et non pas d'une ville au sens classique du terme.

L'espace urbain est clairement discontinu : les vestiges sont répartis dans le massif gréseux sur une dizaine de km<sup>2</sup>, avec les principaux monuments publics dans le cirque (la ville basse), et quelques noyaux périphériques (habitations et monuments funéraires) dispersés le long des voies de passage naturelles, dans les accidents du relief sur des terrasses aménagées – d'où les nombreuses et longues volées d'escaliers en guise de rues.



La ville basse et le temple Qasr el-Bint ■ C. Bichard

Le massif ne disposait pas de véritable source pérenne et c'est du ciel que l'on attendait l'eau. Les fortes précipitations, qui pouvaient s'avérer très dangereuses en gonflant brutalement le cours des *wadis*, étaient canalisées et redirigées vers un système très performant de citernes et de réservoirs à ciel ouvert.

Les Nabatéens mirent aussi en place des barrages en pierre bien appareillés sur les *wadis*, dont le plus important était celui construit à l'entrée du défilé du Siq qui déviait les crues du Wadi Moussa au moyen d'un tunnel creusé à quelques mètres de là. L'eau détournée rejoignait ensuite par un affluent le lit naturel du *wadi* dans la ville basse, où la rue principale

suivait le cours linéaire du Wadi Moussa sur sa rive gauche.

Peu avant ou juste après l'annexion par Trajan, cette voie reçut un aménagement monumental : une chaussée large de 6 m, pavée, et bordée de part et d'autre par une colonnade qui unifiait visuellement l'espace urbain – une formule fort usitée à cette époque dans les villes romaines du Proche-Orient.

L'écoulement du cours d'eau fut d'ailleurs régularisé à un moment donné, pour mieux coller à son tracé. Les grands monuments culturels et publics étaient répartis sur les pentes en étages successifs de part et d'autre de cette voie (et du *wadi*), qui aboutissait à une porte monumentale qui ouvrait sur la grande esplanade du sanctuaire principal de la ville, le Qasr el-Bint.

### Ville sacrée...

Le temple du Qasr el-Bint Firaoun ("le château de la fille du Pharaon") est le monument construit en pierre de taille le mieux préservé du site. Élevé dans la seconde moitié du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C., ses murs extérieurs étaient recouverts d'un décor stucqué peint et devant sa façade prenait place un autel de sacrifice à escalier.

Il était dédié à Dushara, le dieu principal de la cité, qui est aussi dans la religion nabatéenne le dieu masculin le plus souvent évoqué dans les inscriptions. Ce lieu de culte jouait un rôle fédérateur dans l'espace de Pétra, et il réunissait autour du grand dieu d'autres divinités, telles que la grande déesse Uzzxa, "la Forte".

Nous ne possédons malheureusement pas de textes littéraires écrits par les Nabatéens qui pourraient expliquer leurs mythes et leurs rites.

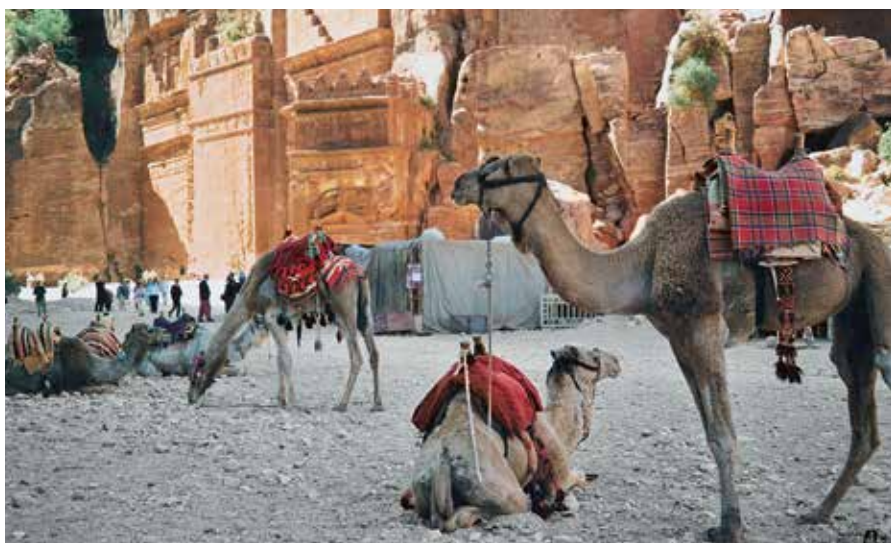
Dans la religion nabatéenne, les divinités n'étaient pas représentées sous forme humaine mais sous les traits de bétyles (du sémitique *beth-el*, "maison du dieu"), de simples pierres dressées, souvent taillées dans la roche.

La *Souda*, un texte du <sup>x</sup>e s. de notre ère qui utilise des sources plus anciennes, décrit justement le bétyle de Dushara : une pierre noire, aniconique, de 4 pieds de haut et posée sur un socle recouvert d'or, à laquelle les fidèles offraient des sacrifices et versaient le sang des victimes.



Un bétyle ■ C. Bichard

Les bétyles, isolés ou regroupés par groupe de deux ou trois, étaient souvent installés dans des niches ou des sortes de présentoirs. Le visiteur qui arpente le site les rencontre partout : dans les maisons, près des tombeaux – qui étaient placés *de facto* sous protection divine –, le long des voies processionnelles comme le Siq, dont les parois sont ornées de dizaines de ces pierres sacrées.



Chameaux sur le site de Pétra ■ M.-M. Chatain

Outre ces niches, les lieux de culte revêtaient différentes formes. On connaît ainsi de nombreuses grottes aménagées et dispersées dans le massif comme la chapelle d'Obodas, consacrée au roi divinisé éponyme, cachée dans le Djebel Numayr, ou Ed Deir ("le Monastère"), cette impressionnante façade de près de 48 m de hauteur rythmée par deux étages de colonnes dont l'ordonnance rappelle la Khazneh, et qui était sans doute un espace religieux consacré au culte d'un roi nabatéen divinisé (et non un tombeau comme on l'a longtemps cru).

Mais le paysage sacré de Pétra est plus particulièrement marqué par les

hauts lieux, ces sanctuaires rupestres à ciel ouvert installés sur les sommets.

Le plus célèbre, celui du Djebel al-Madhbah, procure l'un des plus beaux points de vue de Pétra. Il est accessible par deux voies processionnelles de plusieurs centaines de marches partant de la ville basse.

Entièrement taillé dans le rocher, il est doté d'une cour bordée de banquettes où se réunissaient les fidèles, et d'un espace contigu réservé aux seuls prêtres : on peut encore y observer aujourd'hui le podium, sur lequel étaient installés les bétyles lors des cérémonies et l'autel de sacrifice, reconnaissable à sa cupule et sa rigole d'où s'écoulait le sang des victimes animales.

## ... et nécropole

À tous ces sanctuaires (temples, chapelles, hauts lieux) étaient souvent associées des salles de banquet, couvertes ou non, dont les banquettes, généralement au nombre de trois, étaient soit taillées dans le rocher soit maçonnées. Elles servaient de lieux de réunion à des confréries religieuses qui se rassemblaient en l'honneur d'un dieu, d'un roi, mais aussi des défunts.

Car Pétra était aussi une vaste nécropole rupestre, dont les tombeaux (plus de 600 recensés à l'heure actuelle) attestent de l'importance du monde des morts dans la société nabatéenne.

Les sépultures sont éparpillées dans tout le site, le long des escarpements des massifs qui entourent la ville basse. Sur leurs façades, souvent ostentatoires, l'érosion de la pierre provoquée par l'action conjuguée du vent, du sable et de l'eau, a créé au fil du temps d'étranges harmonies multicolores où le rouge et le rose dominant – aussi en langue nabatéenne, Pétra était appelée *Reqem*, “la bariolée”.

L'architecture funéraire est assurément le domaine dans lequel la rencontre entre l'héritage de l'Orient ancien et du monde gréco-romain s'exprime avec le plus de vivacité. Les chercheurs ont distingué deux types principaux de décor, d'influence orientale ou hellénisante.



La façade rupestre de Khazneh ■ V. Dabe



La façade du Deir ■ B. Metzendorf

Dans les façades dites orientales, les Nabatéens exploitèrent des motifs venus de la Mésopotamie (les rangées de merlons) ou de l'Égypte ancienne (la moulure dite “corniche égyptienne”). Ces motifs étaient souvent alliés au chapiteau “à cornes”, à l'origine une ébauche de chapiteau corinthien qui devint rapidement le chapiteau nabatéen par excellence.

Le décor de tradition hellénisante fut appliqué sur les façades les plus spectaculaires de Pétra, réservées notamment aux sépultures royales. La Khazneh Firaoun (“le Trésor du Pharaon”) en constitue l'exemple le plus abouti : le registre inférieur se présente comme un portique de temple classique, avec ses colonnes corinthiennes et son

fronton triangulaire. Au registre supérieur, l'édicule central, circulaire, est orné d'une représentation de la déesse Isis, tenant une corne d'abondance.

Concurrencée par Palmyre, Pétra déclina avec la fin de l'Antiquité et un puissant tremblement de terre, le premier d'une série, jeta ses monuments à terre en 363. Malgré sa christianisation dans les années 420, elle tomba lentement dans l'oubli au fil des siècles.

Plus de 3000 monuments y ont été répertoriés à ce jour et les travaux actuels des missions archéologiques ne cessent pourtant d'apporter de nouvelles informations vitales pour la compréhension de la société nabatéenne. Il est certain que Pétra n'a pas encore livré tous ses secrets, pour le plus grand bonheur des archéologues.

## Bibliographie

AUGÉ (Christian) et DENTZER (Jean-Marie), *Pétra, la cité des caravanes*, 1999.

CHARTIER-RAYMOND (Maryvonne), “Pétra : Splendeur de l'Orient”, *Archeologia* n°506, janvier 2013.

NEHMÉ (Laïla) et VILLENEUVE (François), *Pétra. Métropole de l'Arabie antique*, 1999.

## Références électroniques

Christian Augé, Mehdi Belarbi, Xavier Peixoto et François Renel, “De Reqem à Pétra : investigations au cœur de la Cité rose”, Archéopages, hors-série n°2, octobre 2010

[http://www.inrap.fr/userdata/c\\_bloc\\_file/10/10632/10632\\_fichier\\_collaborer-renel.pdf](http://www.inrap.fr/userdata/c_bloc_file/10/10632/10632_fichier_collaborer-renel.pdf)

Laurent Tholbecq, avec la collaboration de Soline Delcros et de Nicolas Paridaens, “Un complexe balnéaire inédit découvert à Pétra (Jordanie)”. *Balnéorient*, 31 janvier 2013.

<http://balneorient.hypotheses.org/2575>